



VIANNEY GOMA

SEUL AVEC LES LOUPS

Vianney Goma, jeune photographe lauréat de la bourse Iris-Terre Sauvage 2023, a passé des semaines dans le Grand Nord canadien pour observer les loups. Il y a aussi croisé d'autres espèces, tout aussi difficiles à approcher, comme l'élan et la chèvre des montagnes Rocheuses. Il raconte son attrait pour ce territoire à la fois hostile et esthétique.



COYOTE. Dempster Highway, Yukon.



RENARD POLAIRE. Aurore boréale par -38 °C. Dempster Highway, Yukon.



LOUP GRIS. Dempster Highway, Yukon.



CHOUETTE ÉPERVIÈRE.
Dempster Highway, Yukon.



TÉTRAS À QUEUE FINE.
Dempster Highway, Territoires du Nord-Ouest.



GRAND CORBEAU.
Dempster Highway, Yukon.



TÉTRAS À QUEUE FINE.
Dempster Highway, Territoires du Nord-Ouest.



GRAND CORBEAU.
Dempster Highway, Yukon.



LAGOPÈDE DES SAULES.
Dempster Highway, Yukon.



TERRITOIRE DES LOUPS DU CANADA. Dempster Highway, Yukon.



TÉTRAS DU CANADA.
Dempster Highway, Yukon.



ÉLAN. Dempster Highway, Yukon.



VIANNEY GOMA

« L'HOSTILITÉ DU FROID CONTRASTE AVEC LA DOUCEUR DES IMAGES »

PROPOS RECUEILLIS PAR MARINE DUMEURGER

Terre Sauvage : Pouvez-vous nous raconter votre parcours jusqu'à votre installation au Canada ?

Vianney Goma : J'ai grandi dans le sud de la France, à Pézenas dans l'Hérault. Mes parents y tiennent une petite exploitation familiale, ils sont vignerons. La nature alentour a toujours été mon échappatoire. J'observais les oiseaux – le guêpier d'Europe, la huppe fasciée, le rollier d'Europe – avec des jumelles. Un véritable jardin extraordinaire... À 10 ans, j'ai commandé un appareil photo numérique et commencé à photographier ce que je voyais. Très vite, j'ai eu le désir de protéger la faune. Après un bac scientifique, j'ai suivi un master d'ingénierie en écologie et gestion de la biodiversité, mais c'est surtout un stage de fin d'études en Norvège qui m'a donné envie d'aller dans le Grand Nord. Là-bas, j'ai réalisé mon attrait pour le terrain, la quête, l'observation. À 21 ans, j'ai été embauché dans un bureau d'études naturaliste en tant qu'ornithologue-herpétologue. J'y suis resté pendant un peu plus de deux ans avant de partir à travers l'Europe en van, puis au Canada, où j'ai voyagé deux mois avec un ami photographe. Nous avons sillonné plusieurs provinces avant de finir au Yukon, territoire qui m'émerveille et continue de me faire grandir chaque année.

Vous avez donc décidé de vivre au Yukon et de vous consacrer à votre passion...

V. G. : Oui, mais pas seulement. J'ai appris à me retrouver, à répondre à mes besoins

fondamentaux. Cette évolution m'a amené à construire ma première cabane dans la forêt. Sans connaissance particulière, juste avec un besoin irrésistible qui dépassait mes peurs, l'envie de stabilité. Depuis trois ans, je suis devenu charpentier. J'avais envie d'exercer un travail manuel et l'équilibre me va bien : photographe l'hiver, puis bâtir des cabanes et des maisons l'été. Même si je ne pense pas faire ça toute ma vie. Je finirai peut-être agriculteur comme mon père, qui sait ?

D'où vient votre attirance pour le grand froid ?

V. G. : C'est surtout l'esthétique du froid que j'apprécie, les choses délicates, élégantes. Je retrouve ça en hiver, avec la neige. Je retransmets plus facilement ce que je ressens dans ces conditions-là. Paradoxalement je n'aime pas du tout avoir froid. J'ai acquis peu à peu un équipement adéquat, un très bon sac de couchage, une tente d'expédition, des vêtements chauds. Mais sincèrement, il n'y a pas de plaisir à -38°C. J'ai d'ailleurs perdu plusieurs fois la sensation de mes doigts et de mes pieds sur le terrain. Cette hostilité contraste beaucoup avec la douceur des images enneigées.

Quelle est la genèse de ce projet publié dans nos pages ?

V. G. : Au départ, je voulais travailler autour du loup, aller dans des sites reculés du nord-ouest canadien. Les paysages sont grandioses, avec cette atmosphère que j'adore. J'ai mis toutes mes affaires dans la voiture et j'ai roulé pendant environ quinze heures. J'aime cette phase de

transition, le temps du trajet pour enclencher l'imaginaire. J'écoute de la musique, j'imagine ce que je voudrais voir. J'étais sur la Dempster Highway (la route vers l'Arctique), sans croiser personne. J'ai eu de la chance lors de mon premier point d'écoute. Je fais généralement beaucoup de points d'observations, car lorsque l'on est couvert, on entend très peu ce qui nous entoure. Cette nuit-là, j'ai vu une sublime aurore boréale et entendu en fond une meute de loups qui hurlaient. J'ai laissé la voiture, pris mon traîneau et mon appareil photo. C'est ma manière de fonctionner. Je repère un endroit et je pars, à la journée, parfois une semaine ou deux. Au total, j'ai passé un mois et trois semaines sur le terrain, dans ces paysages de montagnes vallonnées et sans arbre. Au bout d'un mois, j'ai vu un premier loup qui hurlait au loin. C'est la photo où il se tient en haut d'une colline [page 51, ndlr]. J'ai tenté de photographier ce loup pendant plus de dix jours. Je me suis vu en lui, c'était incroyable.

Quelles autres espèces photographiez-vous ?

V. G. : Le loup me touche énormément, toute une faune est aussi présente autour de lui, mais plus difficile à voir. Notons par exemple la sublime chouette épervière, l'élan, le coyote, le renard polaire, ou encore la chèvre des montagnes Rocheuses qui me fascine par son cadre de vie, son allure préhistorique et son inaccessibilité. Elle vit, notamment en hiver, sur des pentes abruptes et dangereuses pour nous. C'est l'espèce pour laquelle j'ai pris le plus de risques. →